



STROPHES A LA FILLETTE

Tend're fillette, brune ou blonde,
O douce enfant aux yeux rieurs,
Beaux comme un coin du ciel dont l'onde
Reflète les splendeurs.

Ta jeune âme encore ignorante
De tous les ennuis d'ici bas
Brille d'une joie enivrante
A chacun de tes pas.

Ta route en la vie est encore
Unie et couverte de fleurs ;
Ce qui l'éclaire c'est l'aurore
Aux plus tendres couleurs

Tu vois toute lèvres sourire
A ton babillage enfantin
Car on te croirait le zéphyre.
Qui murmure au matin.

Quand tu passes tous les bras s'ouvrent,
Tous les fronts s'inclinent vers toi ;
Les cœurs battent, les yeux te couvrent et
De regard, pleins d'émou.

C'est que ton front personnifie
Et la candeur et la beauté ;
Jeune fille, jamais l'envie
Ne marche à ton côté.

Et tu le sens bien que l'on t'aime ;
Et comme il fait bon d'être aimé,
Le bonheur, léger diadème,
Couvre ton front charmé.

Gare à l'illusion, ma belle :
Ces beaux jours sont vite passés ;
Le gouffre est là qui les appelle :
Ils y tombent pressés !

Tant pis !... Fillette brune ou blonde,
O douce enfant, tes yeux rêveurs
Sont beaux comme le ciel dont l'onde
Reflète les splendeurs.

Emmanuel Paulieu

NOUVELLE

HISTOIRE D'UN BRAVE HOMME

Æquo pulsat pede, (HORACE.)
(La mort frappe d'un pied indifférent.)



Le train venait de stopper. Nous étions, mon ami et moi, sous la superbe marquise de la gare de C..., chef-lieu d'un des plus beaux départements du midi de la France.

Descendant de notre wagon de première classe ou plutôt de notre sleeping-car, nous remîmes notre ticket au surveillant chargé de contrô-

ler les voyageurs, et, ayant retiré nos bagages, nous nous fîmes conduire à l'hôtel du Commerce, l'un des plus fréquentés et des mieux tenus de la ville.

Après avoir absorbé un copieux et succulent repas, accompagné de force rasades des meilleurs crus du pays, que nous dégustions en fin gourmets, nous résolûmes d'aller visiter les vieilles fortifications qui englobent encore dans leur sein une partie de la population de cette magnifique cité et qui passent, à juste titre, au dire des archéologues et des ingénieurs militaires, pour l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de la castramétation romaine ou wisigothique.

Nous gravîmes la pente douce qui part de la rivière et mène directement à la principale porte d'entrée ; l'ancien pont-levis, dont on voit encore un restant des chaînes rouillées et rongées par le temps, a été remplacé par un autre pont construit en maçonnerie, ne présentant rien de remarquable. Au moment de franchir la monumentale porte que douze ou treize siècles d'existence n'ont pas encore délabrée, et qui semble défier les ans, quelle ne fut pas notre surprise de trouver sur nos pas un ancien ami d'enfance, aujourd'hui archéologue enragé, jusqu'à en devenir maniaque, qui était venu en touriste prendre un croquis de ces admirables fortifications.

Heureux de nous retrouver tous les trois après une séparation de plusieurs années, après s'être même perdus de vue depuis longtemps, pour employer une expression vulgaire, nous causâmes longuement des divers incidents de notre jeunesse, avec des détails plus ou moins circonstanciés.

Nous gravîmes un escalier humide et obscur qui nous conduisit au sommet de la principale tour, du haut de laquelle nous pûmes jouir de la vue d'un panorama splendide qui se déroulait à nos pieds. A notre droite, des coteaux verdoyants couverts de pampres magnifiques et de superbes villas ; devant nous, la ville basse aux maisons entourées de jardins et de platanes presque séculaires, bordant des avenues, des squares et des promenades splendides, sur lesquelles on apercevait de nombreux groupes vivants, et à quelques enjambées plus loin, le fleuve, tranquille, qui coulait silencieusement vers la mer, tout en mettant en mouvement les nombreuses usines construites sur ses bords. Enfin, à notre gauche, de nouvelles collines couvertes d'une végétation luxuriante venaient mourir en pente douce jusqu'aux pieds du cours d'eau et laissaient entrevoir dans le lointain les cimes sauvages, nuageuses et couvertes de neige du massif pyrénéen.

Nous étions en extase devant ces beautés naturelles et ravissantes, et nous ne savions de quel côté tourner nos regards tant ces lieux nous charmaient. Notre pensée se reportait vers ces preux qui, dans le milieu du XIII^e siècle, arrosèrent ces murs de leur sang pour la défense de leur liberté politique et religieuse, et firent subir plusieurs échecs à l'armée du Nord, commandée par Simon de Montfort.

Après que notre camarade eût esquissé une vue assez ressemblante de ce charmant tableau, pris un croquis de la tour avec ses créneaux, ses mâchicoulis et tout ce qui constituait le système défensif de cette époque, nous redescendîmes pour regagner notre hôtel.

A peine étions-nous dehors, que plusieurs gamins nous suivirent curieusement, comme le font d'ailleurs tous les jeunes enfants en présence de personnes étrangères ; mais dans un instant ils s'éloignèrent en chantant le vieux refrain bien connu d'une chanson du pays, commençant par ces mots :

Voici le vieux marchand, etc. . . .

Comme l'un de nous cherchait à comprendre le sens un peu énigmatique de ce chant, notre ami l'archéologue se chargea de nous l'expliquer, étant, paraît-il, au courant de l'histoire et, tout en cheminant lentement, voici ce qu'il nous apprit :

Depuis plusieurs années, nous dit-il, les habitants de C... étaient habitués à voir arriver périodiquement dans leurs murs, un petit homme à la barbe grisonnante, au teint brûlé par le soleil, déjà courbé, tout en ne paraissant pas dépasser une dizaine de lustres, les vêtements humbles mais très propres, un bâton ferré à la main et une petite caisse de colporteur suspendue à son cou.

Il vendait un tas de ces petites choses insignifiantes, comme des épingles, des aiguilles, du fil à coudre, des plumes, des crayons, etc., sur lesquelles on gagne peu et qu'il faut débiter en grande quantité pour s'assurer un petit bénéfice. Malgré cela, on voyait la satisfaction peinte sur son visage, il était de joyeuse humeur, quand, le soir venu, après avoir compté sa maigre recette, il avait fait un gain de un franc cinquante à deux francs dans la journée. C'était peu, mais cela lui suffisait, ayant des goûts très simples, et ne dépensant que la moitié environ de cette somme pour son entretien.

Le père la Biche, ainsi qu'on l'appelait à cause de sa barbe taillée en pointe, venait régulièrement offrir ses marchandises à ses clients au moins deux fois par semaine. Avec son métier de gagnepetit, il trouvait encore le moyen de faire des économies et de soulager bien des infortunés. Tout le monde l'estimait à cause de sa probité, de ses manières facétieuses et du mot pour rire qu'il avait toujours sur les lèvres.

On s'était souvent demandé qu'elle était son origine, d'où était sa famille, mais quand on le questionnait sur ce sujet, il était peu expansif, ne répondait rien, semblait rêver et personne n'avait pu trouver le *Sésame ouvre-toi* de son cœur, pour savoir la vérité que tout le monde tenait tant à connaître.

Quand le mauvais temps le forçait à chercher un abri, il se retirait au sein d'une famille de pauvres paysans, composée du père, de la mère et d'un enfant malade, le jeune Henri, dont la santé chancelante attristait les parents et qui n'était soutenue que par par les soins intelligemment donnés de la mère. Cet enfant était devenu presque un fils pour le père la Biche, et tous deux s'aimaient mutuellement.

Le malheur voulut que le petit Henri perdit son père et sa mère. Orphelin à l'âge de douze ans, n'ayant personne au monde, ce fut le brave colporteur qui se chargea de son éducation et remplaça auprès de l'enfant les parents qu'il avait perdus. Son attention et ses soins redoublèrent, car en acceptant ces nouvelles charges, il voulait en remplir dignement tous les devoirs qu'elles lui imposaient.

C'était avec une affection toute paternelle, avec un dévouement absolu, qu'il veillait sur le jeune orphelin et faisait tous ses efforts pour lui rendre la santé. Veilles prolongées, promenades, distractions, rien n'était négligé par ce brave homme pour soulager celui qu'il considérait comme son pupille ou plutôt comme son fils. Peine perdue, car la cruelle maladie qui minait lentement cet enfant avait déjà produit ses effets pernicieux, et les médecins s'étaient déclarés incapables d'obtenir sa guérison. Ils avaient bien conseillé quelques palliatifs bien légers, mais rien n'avait pu arrêter cette terrible consommation qui détruisait tous les organes vitaux du pauvre Henri et le conduisait à grands pas vers le tombeau.

Ce n'était plus qu'une question de jours, peut-être même d'heures, disaient les hommes de l'art, et alors le brave père la Biche versait des larmes abondantes, voyant son impuissance à soulager celui qu'il aimait plus que lui-même.

Âme généreuse et impressionnable, n'ayant jamais connu de famille, il se sentait heureux dans sa vieillesse, de jouir des joies de la paternité et de pouvoir élever à son gré un jeune enfant, pour en faire un homme honnête et bon. Malheureusement ce bonheur ne devait pas lui être réservé longtemps, car, après trois mois de cruelles souffrances, le pauvre Henri s'éteignait doucement, entre les bras de son second père, qui pleurait de désespoir, lorsqu'il reçut le dernier baiser, accompagné d'un léger sourire du petit moribond, qui semblait ainsi le remercier pour toujours de l'affection paternelle qu'il lui avait vouée.

Après avoir rendu les derniers devoirs au défunt, le généreux vieillard devint morose, triste, et sembla fuir la société. Il s'enfermait pendant des journées entières dans cette maison où il se trouvait seul maintenant, où tout était en deuil, pour pleurer son bonheur perdu.

Les personnes qui approchaient le père la Biche observaient, avec pitié, le changement qui s'opérait chez ce digne homme et remarquaient que le chagrin qu'il éprouvait abrégait de beaucoup sa vie. S'il sortait quelques moments dans la journée, c'était pour aller porter des fleurs sur le tombeau qui gardait les restes de son cher défunt.

Après trois mois de langueur, de souffrances morales continuelles, un beau jour on trouva la maison fermée. Qu'était devenu le père la Biche ? Avait-il quitté le pays ? On était à se le demander, lorsqu'une dizaine d'enfants, qui se promenaient autour du champ du repos, vinrent déclarer qu'ils avaient vu un vieillard étendu la face contre terre sur le tombeau de leur camarade Henri et semblant dormir du sommeil éternel.